

DEUX NOUVEAUX ROMANS CANADIENS.

Il y a quelque dix ans, M. Harry Bernard abordait le roman. Il arrivait à un moment favorable qu'il sut reconnaître et dont il devait profiter par la suite. Avec beaucoup de sagacité, il eut vite fait de discerner que dans ce genre littéraire, il y avait chez nous une place à prendre. Depuis nos origines jusqu'au XXe siècle, le roman canadien-français, emmailloté dans ses langes, poussait de rares vagissements. Le temps était venu d'arracher l'enfant à son berceau, de le prendre par la main pour l'initier peu à peu aux secrets de la Vie et de l'Art, après l'avoir présenté à ses grandes soeurs, la Poésie et l'Histoire canadiennes. Mentor benévole fort jeune encore, M. Bernard n'hésita pas à assumer une telle responsabilité. Bon an mal an, il écrivit des nouvelles, c'est-à-dire des ébauches de romans, puis des romans proprement dits qui lui apportèrent, malgré leurs nombreuses insuffisances, un commencement de faveur publique, un soupçon de vogue.

L'apparition de *Juana, mon aimée* marqua le début de la seconde manière de M. Bernard ; il escalada alors un sommet de son ascension littéraire. Au roman à thèse laborieusement échafaudé avec des intrigues tenues et des personnages de conventions, il substitua le roman autobiographique où, dans le cadre de la grande nature de l'Ouest canadien, Juana et son ami décrivent la courbe de leurs tristes amours. Avec ses phrases prestement hachées, il jeta des coups de scalpel psychologiques assez nouveaux dans l'âme de son héroïne au milieu des décors de la Saskatchewan rapidement croqués. Surtout il réussit à mener avec habileté une intrigue d'un vif intérêt dont le dénouement constituait l'unique faiblesse. Il n'en fut pas, pour autant, bombardé grand romancier. Seulement la critique dut admettre qu'il progressait. Il semblait même arriver à cette heure grave où un écrivain, après avoir folâtré avec les muses et jeté sa gourme, s'apprête à donner sa vraie mesure. Ses ouvrages subséquents allaient-ils justifier ou décevoir les espérances qu'avait suscitées *Juana* ?

Un an plus tard parut *Dolorès*, doublure parfaite de *Juana*, toutes deux soeurs siamoises. Jamais dans l'histoire de nos lettres romans ne se sont plus ressemblés : entre eux existe une similitude de tendances et de procédés qui ne témoignent pas d'un grand esprit inventif de

l'auteur. Pour le constater, il n'y a qu'à dérouler ces deux existences parallèles et à comparer ensuite le modèle et le décalque.

Ces romans sont tous deux écrits sous forme de confession. Avec *Juana*, l'auteur nous confiait le secret de son adolescence : Juana, c'était la déesse de la prairie canadienne, une femme idéale qu'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie. On la voit, on l'aime, on ne vit plus que pour elle, on est sur le point de la posséder ; mais au moment même où l'on croit cueillir la fleur bleue de son rêve, un vent mauvais l'enlève et la précipite dans l'abîme. M. Bernard aurait donc pu choisir comme épigraphe de Juana le vers immortel de Félix Arvers :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.

Mais voilà que Dolorès nous livre un autre secret ! Dolorès, c'est une autre femme idéale, un autre « amour éternel en un instant conçu », une autre déesse fascinatrice. J'entends les demoiselles qui ont doublé le cap de la cinquantaine s'écrier : Oh ! les hommes ! Rendons grâce au ciel qui nous a préservées de l'inconstance masculine. Et vous, monsieur l'écrivain, facile tison de flammes secrètes, étoupe qu'allume la moindre étincelle, c'est ainsi que vous oubliez Juana ? Désormais votre âme aura donc deux secrets. N'est-ce pas un de trop ? Lorsque M.

Bernard affirme solennellement, dès la deuxième page de son livre, que jamais il n'y aura pour lui d'autre femme que Dolorès, le lecteur qui se rappelle Juana cligne de l'oeil, esquisse un sourire d'incrédulité et songe à ces veufs inconsolables... qui convolent en secondes nocces six mois après la mort de l'adorée!

Dans l'un et l'autre roman, même précaution oratoire des pages liminaires. L'auteur se demande s'il convient de raconter ses aventures amoureuses. Il hésite, il discute, puis cède au besoin de figer ses impressions et ses sentiments, ses souvenirs et ses illusions sur des feuilles blanches. Qu'un novice s'attarde ainsi sur le seuil de son roman, soit; qu'un écrivain qui n'en est plus à ses débuts ait recours une fois à ce procédé, passe encore; mais que, à un an de distance et à deux reprises consécutives, il perde ainsi son temps en tergiversations, voilà qui ne s'explique guère: cet excès d'inquiétude et de pudeur messied à celui qui a déjà fait ample moisson de prix d'action intellectuelle et de grands prix David.

L'intrigue de l'un et de l'autre roman démontre que Juana et Dolorès sont des enfants du même lit, sinon des soeurs jumelles.

Juana que l'auteur rencontre dans les prairies de la Saskatchewan est, vous l'avez deviné, une merveilleuse créature: corps nerveux, mains parfaites, cils longs qui jettent, quand ils bou-

gent, une ombre sur les joues, cheveux noirs qui accentuent le brun du teint et que rehaussent des lèvres « rouges au point de paraître saignantes ». Après avoir mesuré le modèle en longueur, en largeur et en profondeur, vous plaît-il de connaître la raison de cette tristesse qui estompe l'éclat de ses joies intermittentes? Cette tristesse s'efforce, mais sans succès, de se dissimuler. Pour en connaître la cause, il faudra attendre aux dernières pages du roman. Tout le long du récit, un oiseau de malheur planera au-dessus des deux amoureux jusqu'au jour où il fondra sur eux pour les laisser pantelants et déchiquetés au sein d'une nature que renouvelle un printemps moqueur.

Car ils s'aiment au bout de quelques rencontres. La reine de la prairie, femme avant d'être reine, n'a rien d'une déesse farouche et inaccessible. D'abord mesurée au compte-gouttes, sa sympathie se transforme peu à peu en curiosité, puis en intérêt qu'attestent de fréquents rendez-vous, puis en amitié — si tant est que l'amitié soit alors possible. Puis le coup de foudre... après l'orage! — Raymond Chatel aime Juana à la folie. La belle aurait seulement à faire signe du petit doigt qu'il se mettrait en campagne pour lui amener à ses pieds tous les gophers (marmottes tigrées) de la prairie. Il le lui dit et il le lui prouve par un baiser que la sylphide canadienne, alors plus terrestre qu'aé-

rienne, accepte et rend. Bonheur bien fugitif, hélas ! Désormais les malheurs s'amoncellent à l'horizon de ces deux existences. A peine goûté, le nectar sèche dans la coupe des félicités. Juana accroît sa retenue, multiplie ses paroles mystérieuses, disparaît pendant un hiver entier et revient au printemps prendre définitivement congé de son amoureux qu'elle croit marié. Cette méprise dont la persistance étonne constitue le ressort secret de tout le roman.

Il n'est pas surprenant que Juana ait agréablement surpris les nombreux lecteurs de M. Bernard et que les membres d'un docte jury en aient souligné les mérites tout en mesurant leurs suffrages. Car ces mérites abondaient : choix de sujets qui prêtent aux développements sentimentaux, caractère pathétique de l'héroïne drapée de mystère, personnages de l'arrière-plan habilement représentés en quelques coups de crayon, caractères bien soutenus, action attachante quoique dépourvue, ou peu s'en faut, d'événements extérieurs, intrigue bien conduite, paysages de l'Ouest peints sans appuyer et comme en courant, dans un style vivant et simple, autant de réelles qualités, autant d'incontestables progrès sur les oeuvres antérieures, romans de la première manière.

Dolorès inaugure-t-elle la troisième manière de l'auteur ou, du moins, une seconde ma-

nière perfectionnée ? Qu'on en juge plutôt par le résumé du roman.

Cette fois le lecteur passe de l'Ouest canadien dans le nord de la province de Québec. Cette modification géographique permettra, il est vrai, à M. Bernard d'effectuer quelques innovations dans ses paysages ; avec une concision heureuse, il pourra ainsi noter les attitudes ou les gestes et croquer les silhouettes de certains animaux des bois du Nord ; grâce à son regard prompt et lucide, il prendra prétexte de la faune et de la flore de la région pour jeter sur le papier, d'un trait simple et sûr, de jolies esquisses. Ici comme dans Juana les paysages s'incorporent à l'action. Mais le fond du récit, c'est encore l'analyse d'une situation de deux amis que la solitude isole, que le hasard rapproche et sépare après un aveu toujours annonciateur de sinistres événements. O homme, tremble devant l'amour, a dit un philosophe allemand, car dans l'amour meurt le moi, ce sombre despote. Les personnages de M. Bernard tremblent aussi devant l'amour parce qu'ils ne croient pas à l'éternité de leur bonheur ; leurs baisers laissent un goût de cendre, leurs extases s'achèvent dans la crainte du lendemain. C'est bien là le thème des vers célèbres de Musset :

Amour, fléau du monde, exécration folie,
 Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie, [douleur.
 Quand par tant d'autres noeuds tu tiens à la

Comme Juana, Dolorès est une belle femme. Au vrai, l'une n'est-elle pas le dédoublement de l'autre? Juana était brune, Dolorès a la peau basanée; la première avait un corps nerveux et mince, la seconde a des extrémités fines, toutes deux sont munies de « petites dents gourmandes » dont le blanc se marie on ne peut mieux aux lèvres d'un rouge « saignant », dans un cas, et « non artificiel » dans l'autre. Bref deux instantanés du même modèle.

Comme sa soeur aînée, Dolorès broie du noir. A chaque fusée de rires, la tristesse voile ses yeux « si bien qu'on n'est pas sûr qu'ils rient avec elle. » Elle se meut, elle aussi, dans une atmosphère de mystère, à peu près seule pendant des mois dans une maison rustique des Laurentides qui brave le vent du Nord et que hantent des animaux apprivoisés.

Asile tout indiqué aux amoureux, endroit propice aux idylles. Le narrateur est bientôt servi à souhait. Parti de Montréal en quête d'une nouvelle sensationnelle, il échoue par hasard dans la demeure hospitalière de Dolorès. La nuit est froide, le voyageur est transi. Mais qu'à cela ne tienne; un verre de cognac et un lit moelleux que prépare la vieille Marie-Anne,

cerbère assez accommodant en somme, puis la bienvenue non déguisée de la maîtresse de céans en négligé, n'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour que le voyageur réconforté oublie les fatigues de la route et fasse, tout le long de la nuit, de bien beaux rêves? Il devait partir le lendemain. Mais pourquoi quitter un présent si prometteur pour un avenir qui n'a rien de folichon avec ce Bussières, meurtrier de sa femme? Il restera donc un jour, une semaine, un mois.

Et ce sera alors la solitude à deux, les promenades au bord des lacs, les excursions dans la forêt, les conversations soutenues en cours de route, les tête-à-tête du retour, au coin du feu. Il ne tarde pas à remarquer que chez sa brune amie comme chez Juana semblent coexister deux femmes; elle n'est pas de celles qu'on réussit à enfermer dans une formule comme on enveloppe des bonbons dans une devise. S'amuse-t-elle du voyageur soudainement mué en pensionnaire? Lui conte-t-elle fleurette? L'aime-t-elle? L'auteur ne manque pas, comme bien on le pense, de nous faire part de sa perplexité. Puis, un beau jour, dans l'ermitage, sonne l'heure exquise: les amoureux s'aiment vraiment et se l'avouent par un baiser. Mais attention! Ici encore, l'aveu marque la fin de leur bonheur sans mélange. Que dis-je? La fleur merveilleuse se fane avant même que d'être cueillie. Il faut lire ce très beau passage, la plus remarquable

fin de chapitre de tout le roman, celle qui laisse derrière elle une multitude de vibrations sourdes en parfaite harmonie avec les impressions d'étrangeté et de mystère qu'elle suscite.

Elle (Dolorès) a baissé les paupières, réflexe passif, et je me penche. A ce moment, un huard invisible déchire l'air de son cri poignant. On dirait un enfant qui pleure, un enfant tout petit, au berceau. Dolorès sursaute. Dans ses yeux apeurés, tout de suite, cette angoisse souvent remarquée. La jeune femme n'a pas prononcé une parole. Mes bras veulent la reprendre. — Non ! dit-elle, je vous en prie !

Cent pages plus loin, elle accordera ce baiser et se dira heureuse. Mais qu'on ne s'y méprenne pas. Comme dans les contes mythologiques, tous les éléments, jaloux en quelque sorte d'un bonheur humain trop grand, se liguent contre eux. La forêt elle-même, témoin de leurs amours, avec « son ciel plombé et ses arbres qui dessinent en noir l'enchevêtrement de leurs branches », semble la proie d'un mauvais génie : elle opère ainsi qu'un maléfice, surtout à l'endroit où le premier fiancé de Dolorès tomba victime d'un accident de chasse. La catastrophe longtemps pressentie et redoutée éclate enfin. L'amoureux fait un court voyage à Montréal. A son retour, il trouve l'ermitage incendié et sa fiancée disparue pour toujours : elle a sombré dans la démence.

Dans l'un et l'autre roman, l'auteur met beaucoup de tact et de diligence à peindre les progrès de l'amour dans l'âme des jeunes gens ; il aime même, à l'occasion, agrémente son chapeau d'une toute petite cocarde de sensualité. Je ne lui en fais pas un reproche, je constate un fait. D'ailleurs pareille parure ne fait-elle pas partie intégrante de la toilette de tout romancier ? Libre donc à M. Bernard de s'adonner à ces amusements avec les précautions nécessaires. Mais encore faut-il qu'il observe les règles du jeu dont l'une des plus importantes est de ne pas verser dans l'invraisemblance sous prétexte de moraliser.

De ce point de vue, Juana est de beaucoup supérieure à Dolorès. Rien dans les multiples rencontres de Raymond Chatel et de son amie ne choquait la vraisemblance : il passait une convalescence sur la ferme des Lebeau et elle demeurait avec son vieux père à plusieurs milles de distance ; ils se rencontraient souvent, certes, mais dans la prairie, entre deux chevauchées, l'attention sans cesse distraite par ces impertinents gophers.

Mais avec Dolorès, c'est un tout autre genre d'aventure sentimentale qui forme la trame du récit. Un jeune homme et une jeune fille, hier inconnus l'un de l'autre, se trouvent subitement sous le même toit, en raison d'une circonstance fortuite. Ils vivent ainsi pendant des semaines

et des semaines, seuls ou presque seuls avec leurs pensées... et leur amour qui croît comme champignon après la pluie. Et remarquez bien que la toute première entrevue a placé l'avocat-voyageur en présence d'une jeune beauté qui n'avait rien d'insaisissable et d'évanescent, avec ses pieds nus et ses cheveux flottant sur les épaules. Or voilà que tous deux, de leur plein gré, prolongent indéfiniment cette situation pour le moins embarrassante sans que la morale n'en subisse le moindre accroc. C'est du moins M. Bernard qui nous le dit : « Je suis son pensionnaire par la force des choses, et elle me traite comme tel. Dieu m'est témoin qu'il n'en fut jamais autrement. » C'est donc, songerez-vous, que cette Dolorès mérite d'entrer dans le cortège des personnages de la Légende dorée. Et son amoureux n'est sans doute qu'un petit saint à canoniser et à mettre en niche. Mais pardon ! Vous vous trompez du tout au tout. Avez-vous oublié que Dolorès ressemble souvent à s'y méprendre à une jeune faunesse en liberté et que, d'autre part, l'apprenti-criminaliste se sent quelquefois d'humeur à oser des gestes qui n'ont rien de rassurant !

Voilà pourquoi l'amoureux a beau couronner la déclaration précitée par un pseudo-serment que personne ne lui demande et qu'il profère comme à la face du ciel, nous restons sceptiques. De deux choses, l'une : ou bien on nous cache un

petit secret, ou bien — faute plus grave — on fait preuve d'une déconcertante naïveté. Ces procédés, est-il besoin de le dire, ne profitent ni à l'art ni à la morale.

Il semble donc que pour ces raisons, *Dolorès* marque un léger recul sur *Juana, mon aimée*. La critique très bienveillante soutiendra peut-être que, après *Juana*, *Dolorès* marque un temps d'arrêt dans l'ascension littéraire du jeune romancier canadien. Ainsi adouci, ce jugement reste grave s'il est vrai que dans le domaine des lettres comme dans celui des libres espaces que sillonne le vol des aviateurs, qui-conque s'arrête risque, par le fait même, de tomber sur le sol et de s'y briser les ailes. Ou monter, ou descendre ; ou avancer, ou rétrograder : tel est le dilemme auquel M. Bernard ne saurait échapper. Qu'il ne se laisse pas griser par les succès qu'il remporte depuis quelque temps, en toute saison. Qu'il gravisse d'autres sommets en se perfectionnant ou en renouvelant sa manière. Que surtout il ne se croie pas obligé d'écrire des romans avec la régularité des oscillations d'un pendule. La critique est tenue de se montrer plus exigeante envers celui qui a déjà signé son sixième roman. Le moment est venu pour lui de se hâter lentement.

Il ne conviendrait pas cependant de prendre congé de M. Bernard sans souligner ce que je

crois être une heureuse innovation dans sa technique littéraire.

Depuis longtemps, il avait affiché sa prédilection pour les phrases courtes, le style haché si à la mode, en France, chez les romanciers de la jeune génération. Mais voilà qu'il évolue maintenant vers un style que, à défaut de terme approprié, on pourrait fort bien appeler *dynamique*. Rien de figé chez lui mais, au contraire, des mouvements continuels, brusques, avec quelque chose d'imprévu et d'original qui produit souvent d'excellents effets. C'est l'écrivain essentiellement moderne qui regarde les paysages en faisant du soixante à l'heure; alors les teintes se fondent en quelques couleurs fondamentales, les angles s'arrondissent, les lignes surgissent, se croisent et s'entremêlent; l'oeil sollicité de toutes parts ne retient que quelques éléments communs à tant de tableaux superposés. Lisez, par exemple, dans le dernier roman de M. Bernard, la description réussie, quoique faite en vitesse, d'un coin des Laurentides. « Du roc, des pics boisés, des escarpements bleus, des pentes molles où broutent les bestiaux. Gamme chatoyante des couleurs, jeux alternés de la lumière mobile et de l'ombre. Creux de vallons mauves et feuillages rougis, verts rafraîchissants des sapinages, fuite moire et glauque de l'eau parmi les roches mouillées. De temps à autre, l'éclair blanc d'un bouleau mince, le fris-

son d'un coin de lac où se mirent le bronze terne des saules et le safran des ormes panachés. » Quelle illusion de vie par la reproduction de quelques grandes lignes fuyantes et par la savante distribution de quelques couleurs! S'il observe un ciel de tempête pendant la nuit, il ne dira pas, comme nos ancêtres, que la lune disparaît, ou se cache, ou s'efface derrière les nuages, mais bien: « Un nuage flottant... se précipitait soudain vers une lune pâle, hésitante au bord du ciel, ouvrait une gueule formidable et la happait d'un coup. » Voilà bien un style du XXe siècle, encore très rare au Canada français, que M. Bernard a choisi en maintes circonstances pour rafraîchir ses tableaux. Style dangereux sans doute, parce que susceptible d'abus. L'auteur de *Dolorès* l'emploie peu souvent, juste assez pour que, du point de vue de la stylistique, il puisse se dire tout à fait à la page, selon l'expression consacrée. Voilà, à n'en pas douter, ce qui donne à plusieurs paragraphes de M. Bernard un tour vivant et preste.

* * * *

Passer de *Dolorès* au *Cap Blomidon*, c'est à maints égards, aller d'un antipode à l'autre, tant pour le fond des oeuvres que pour la forme. Si le style de M. Bernard est dynamique, celui de M. l'abbé Groulx est statique. L'un se rattache à l'école nouvelle; l'autre à l'école an-